

**L'ABONNEMENT**

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PRIGON,  
Administrateur,  
1786 Rue Ste-Catherine.



**LE CANARD**

Montréal, 9 Mars 1895

**LA SITUATION A QUEBEC**

UNE LETTRE DE LADEBAUCHE

Québec, 5 mars 1895.

J'arrive de Québec où les affaires sont loin d'aller du train de la grise.

L'autre jour je me suis rendu à Spencer Wood pour y avoir des nouvelles pour le CANARD.

Chapleau était en compagnie de cinq ou six de ses amis, des gens que je ne connaissais pas à cause de la boucane qu'il faisait dans la chambre. On aurait pu la couper avec un couteau. Tout à coup il s'approche de moi et me fait un clin d'œil en me tapant sur l'épaule. J'ai compris que c'était pour m'offrir quelque chose sans que les autres en eussent connaissance. L'eau me venait déjà à la bouche, mais au lieu de me conduire au side-board, qui était dans l'autre appartement, le gouverneur me fait passer dans une autre chambre où il y avait un tas de livres et de gazettes sur une table. Chapleau avait l'air d'un homme qui tourne autour du pot. Il avait évidemment quelque chose de sérieux à me communiquer, mais il ne savait pas par quel bout le prendre.

Comme précaution il ferma la porte et s'assura que personne ne pouvait nous entendre.

Après s'être assis dans un fauteuil bien bourré il me dit comme ça :

— Mon ministre file un mauvais coton. Taillon, depuis plusieurs mois, se trouve sans trésorier. Il fait le trésorier lui-même parce qu'il n'y a rien dans le trésor. Le gouvernement, il n'y a pas de cachotterie à faire là-dessus, est pauvre comme un rat d'église, pauvre comme du sel, il n'a pas c'te coppe qui frotte sur l'autre. Taillon ne veut pas que le public s'enfarine le nez de ses affaires.

— Je crois savoir ce que vous allez me demander, ai-je répondu, vous voudriez me voir entrer dans l'administration. Eh ben, bernique! Cette boutique ne me tente pas. Il s'en dégage une odeur qui me pue au nez. C'est une cuisine où l'on cuit quelque chose de gâté. Hall est déjà sorti de la cambuse. V'la maintenant Pelletier qui veut ficher le camp. Baptiste a plein son capot des taxes du gouvernement Taillon. Il faut absolument que ça change ou que ça casse. Je ne comprends pas, mon cher Chapleau, comment vous pouvez faire pour rester à Québec avec des castors. Vous le savez comme moi. Ici ça pue le castor à plein nez.

— Que voulez-vous? là où la chèvre

est attachée il faut qu'elle broute! On m'a planté là pour cinq ans. Il faut bien que j'y reste.

— A votre place, moi, je lâcherais tout à Québec et j'irais à Bytown. Je vais vous conter une histoire. Un homme riche vivait à côté d'un tanneur. Comme il ne pouvait pas endurer la puanteur de la tannerie, il a fait savoir à son voisin de lâcher son commerce ou de se transporter ailleurs. Le tanneur remettait toujours son départ de jour en jour, disant qu'il partirait bientôt. Mais il continuait toujours de rester à la même place. Avec le temps l'homme riche a fini par s'habituer à l'odeur. Aujourd'hui il ne sent aucun inconvénient et ne se plaint plus de son voisinage.

Cette histoire veut dire que les bons bourgeois et les gros payeurs de tax a de la province de Québec ne font plus d'efforts sérieux pour se débarrasser des gouvernements corrompus. Les payeurs de taxes sont habitués à la mauvaise odeur. Ils sentent continuellement qu'ils ont de la pourriture sous le nez, et, aujourd'hui, ils ne s'en plaignent plus.

Ce que je dis là s'applique aussi au gouvernement d'Ottawa et à la corporation de Montreal.

— Vous avez raison. Le Canayen sera toujours le même. Il préfère endurer sa bête que de la tuer. Comme ça, vous ne voulez pas entrer dans le gouvernement? C'est votre dernier mot?

— Oui, c'est mon dernier mot. Bonjour, cherchez un autre Canayen à ma place.

**LES JURONS**

Pour n'avoir pas expliqué les origines du "baptême," si vous saviez, mon tendre CANARD, de quelle série de noms malsonnants je suis baptisé! Tout le monde s'imagine que je cache dans ma poche une vérité qui ne m'appartient pas, et l'on veut que je la restitue. Receleur de gros mots! Je comparais pour répondre à cette accusation absolument nouvelle dans les annales de la science. La foule incalculable des lecteurs du CANARD est sans pitié: elle veut du "baptême" à la sauce historique et servi chaud. Je vous ai dit que cette question constitue un problème dont aucun historien du Canada ne se tirera jamais. La voix publique revient à la charge et menace de faire une révolution. Un bon sabre, au bout d'un bon bras, n'est point l'instrument qu'il nous faut: on demande des faits du passé: on cherche à connaître les ancêtres de "baptême" si étrangement mis en cause.

Vous trouverez partout des gens qui commenceront par dire: Il ne semble... je suppose... on peut croire que... — mais on me demande du positif et point d'imagination. Alors, n'ayant rien de tout cela dans mes notes manuscrites, rien dans les souvenirs de mes lectures à travers les archives et les livres de l'ancien temps de notre pays, je confesse ignorance et j'affirme qu'il ne se rencontrera pas un homme vivant aujourd'hui pour exhumer le moindre texte tendant à prouver que le "baptême" ait pris place parmi les jurons de nos pères. Il ne fallait pas moins que le CANARD pour soulever cette question, qui se rattache étroitement à nos us et coutumes d'autrefois. Nos documents font silence là-dessus. Où il n'y a rien, l'historien perd ses droits. N'espérez plus de ce côté.

Vient une réflexion: c'est probablement par pudeur que les écrivains des trois derniers siècles n'ont point consigné les expressions ou roides, ou pâtesuses, ou salées en usage chez nos pères? En ce cas, l'histoire est muette par raison: elle ne veut pas nier la chose: elle se borne à n'en point parler.

Sur ce terrain, j'ai un principe à faire valoir et nous allons l'examiner.

Chaque fois qu'un mot vous surprend dans la bouche d'un Canadien comme n'étant pas cité par les dictionnaires récents de la France, soyez certain que vous le trouverez dans les anciens ouvrages et même dans les dictionnaires du XVII siècle, par exemple. Cela prouve que nous ne l'avons pas inventé, qu'il n'est pas du patois, mais que, là-bas, il est tombé en désuétude, tandis que nous l'avons conservé.

Ce raisonnement s'applique aux jurons, petits et grands: ils nous viennent de France.

A-t-on dressé une liste des jurons familiers aux anciens Français? Pas plus qu'on ne l'a fait pour les anciens Canadiens. Pourquoi? Le même motif a dû prévaloir là-bas comme ici—je l'ai indiqué plus haut. Mais l'histoire de France nous renseigne et nous en dit long sur ce sujet: les Français juraient en vrais païens—porte à porte avec les Italiens et les Espagnols qui blasphémaient comme des diables. Nous avons de qui tenir!

Il n'y a pas de doute, à mes yeux, que "baptême" est l'emploi sacrilège du mot qui exprime un sacrement de l'Eglise. Qu'il date, ainsi transformé, du Xe ou du XIXe siècle, il importe peu, sauf cette restriction qu'il ne vient pas des Canadiens. C'est un mauvais produit de mauvaises mœurs anciennes.

Ma tendance, dans cet article, est de faire voir que nous ne sommes pas les auteurs du juron que vous signalez. C'est évidemment une pratique plus vieille que la découverte du Saint-Laurent. Il n'y a pas lieu de nous en glorifier, puisque l'honneur en revient aux sujets de Henri IV, un fameux juron qui disait à tout moment *Je renie Dieu* ou si vous voulez, dans son langage à lui, *Jarnidieu*! Le Père Coton finit par obtenir que le roi dirait *Jarnicoton* chaque fois qu'il aurait le temps d'y penser. Le bon Béarnais enfonçait le "baptême" et tout ce qui s'en suit en reniant carrément Dieu lui-même.

\* BENJAMIN SUITE.

**SOCIETE DES PEIGNES**

La dernière séance de la Société des Peignes a soulevé beaucoup de récriminations parmi les membres qui trouvaient que leur salle était insuffisamment chauffée. La question a été déferée au comité d'économie interne. M. Grippe-Sous dit qu'il a découvert le moyen de faire repasser gratuitement son chapeau de castor par les chapeliers. Il est heureux de communiquer son secret à l'assemblée. Voici comment il opère.

Il entre chez un chapelier et lui dit qu'il est temps pour lui de s'acheter une nouvelle coiffure. Il ôte son chapeau de soie et le dépose sur le comptoir. Ce chapeau a subi les outrages d'un huitième de siècle. Ce n'est plus qu'une affreuse feuille de tuyau rouillée. Il se propose d'acheter un article durable. Le chapelier lui exhibe tout un assortiment de chapeaux de forme de prix variés. M. Grippe-Sous en prend un et l'examine attentivement.

En voici un, dit-il, qui me plairait beaucoup. Combien le vendez-vous? — Quatre piastres.—Je n'ai pas le montant sur moi. Je repasserai chez vous demain matin de bonne heure. En attendant ayez donc la bonté de donner un coup de fer à mon chapeau. Voyez comme il est affreux. Le commerçant, flairant une vente, s'exécute de bonne grâce. Le chapeau est repassé et M. Grippe-Sous n'a pas besoin de délier les cordons de sa bourse. La semaine suivante, le même tour se joue chez un autre chapelier.

M. P..., qui a été en Europe l'été der-

nier, et qui a passé un mois à Paris, est présenté à la Société par M. Harpagon, comme conférencier.

M. P..., après avoir parlé longuement de son pèlerinage à Lourdes, dit que les Peignes ont été terriblement maltraités en cette occasion. Les pèlerins, qui croyaient se défrayer avec \$200 en tout, ont été obligés de payer une centaine de piastres de plus. Il leur a fallu passer un mois à Paris en payant \$2 par jour à l'hôtel, sans compter les autres frais. Plusieurs ont failli en faire une maladie. On ne leur a pas fourni de voitures et ni de guides gratuits pour voir la grande ville où ils ont dû croquer le marmot pendant un mois. L'organisateur, en revenant avec ses pèlerins et ses pèlerines à bord du steamer, a essayé de se faire voter une adresse de félicitations et de remerciements. Mais il n'a pu avoir un compliment de personne. Les Peignes devront se méfier des voyages à Lourdes à bon marché.

Après un vote de remerciements au conférencier, la séance a été ajournée.

**EN LUNE DE MIEL**

Deux nouveaux mariés de Ste-Marie de la Beauce prenaient leur dernier repas dans un grand hôtel de New York.

Leur lune de miel devait finir le lendemain et ils s'en retournaient au pays où fleurit la citrouille.

Au dessert Madame dit à Monsieur: Mon Dieu que je suis contente de n'avoir fait aucune bêtise à New-York. Pendant notre séjour ici personne n'a soupçonné que nous étions des habitants.

— Oui, moi aussi, fit le mari en posant ses coudes jusqu'au milieu de la table et se mirant dans l'azur des yeux de sa moitié. Je suis content comme toi.

Mais, ma chère, continua-t-il, j'ai remarqué que lorsque tu versais ton café dans ta soucoupe et que tu soufflais dessus, les pensionnaires de l'hôtel t'observaient avec curiosité. Je crois que ce n'est pas tout à fait le bon genre à New-York.

— Tu es bien franc dans tes reproches, Octave, s'écria-t-elle, et des larmes perlaient sur ses paupières soyeuses pour retomber en cascades sur ses joues roses et veloutées.

Quant à ce qui regarde nos bonnes manières j'ai remarqué que lorsque tu portais ton couteau à ta bouche que nos voisins jasaient beaucoup à propos des prouesses des avaleurs de sabres.

Que crois-tu qu'ils voulaient dire en parlant de ça?

— Mais, ma chère, ce n'est pas de nos affaires.

Il y a beaucoup d'avaieurs de sabres à New-York. Il y a même des femmes qui exercent ce métier. Mais pour en revenir aux usages de New-York, je ne veux pas te blesser dans la délicatesse de tes sentiments, mais je crois que nous ferions aussi bien de ne pas oublier certaines règles de l'étiquette. Moi-même j'ai eu un soin particulier de ne pas attirer l'attention de mes voisins de table. De plus lorsque nous sommes arrivés ici j'ai pris toutes les précautions imaginables pour ne pas faire voir aux gens que nous étions dans notre lune de miel.

— Comment as-tu écrit nos noms sur le registre des arrivages?

— J'ai simplement écrit "Jean-Baptiste Sansfaçon et amie."

Il n'y a rien d'habitant chez moi, ajouta-t-il, pendant que sa femme se renversait en pamoison sur sa chaise et tombait lourdement sur le plancher.

**Boulevard St Lambert**

Fumez le BLACKSTONE  
le meilleur Cigare a 5c.